

L'ordinateur tragique¹

Friedrich Dürrenmatt était fasciné par l'exploration scientifique de la matière, fasciné par l'énigme de l'univers. Il était familier des étoiles et des galaxies, donc de l'infiniment grand, mais aussi, bien sûr, de l'infiniment petit, l'univers des atomes et de leurs composants. Comme Blaise Pascal, il savait et sentait que l'homme est une étrange créature suspendue et perdue entre deux infinis. Comme Blaise Pascal, il voyait dans la science un rappel, implacable et précis, de la tragédie qu'est la condition humaine.

Les textes dont nous allons entendre des extraits font partie de ces explorations vertigineuses dont il avait le secret, et qui, en donnant la parole, pour l'un, à un cerveau absolu, détaché de tout corps humain, pour les autres, aux ordinateurs du futur, parviennent à reposer, avec une puissante ironie métaphysique, la question de notre humanité.

Dans *Le cerveau*, Dürrenmatt imagine que l'univers n'est pas un conglomérat de matière en expansion, résultat de quelque explosion primitive, mais un Cerveau, précisément ; une entité pensante, et dont la pensée crée peu à peu toute la matière observable, dont l'homme. Ce Cerveau existe d'abord hors du temps, puisque le temps n'existe pas encore ; il existe hors du langage bien sûr, et en l'absence de toute sensation d'un monde extérieur. Or cette absence même va susciter dans le Cerveau originel une angoisse, l'angoisse de compter, de « computer », afin d'éprouver la réalité du temps, donc de l'être. Dénombrant ainsi le monde, le cerveau va créer les mathématiques, puis le monde physique auquel appliquer les mathématiques. Ce faisant, il va se distinguer du monde, accéder à la conscience d'un Moi, découvrir le sentiment d'être, donc le sentiment du néant, penser l'homme, penser la mort, puis penser l'évolution des espèces, penser le développement de l'homme et de son cerveau à lui, penser l'évolution des empires et des institutions, des religions et des rapports sociaux, penser finalement Dürrenmatt en train d'écrire une fiction qui s'appelle *Le Cerveau*...

Voici le début du texte :

Tel que la cosmologie moderne se le représente, le monde serait né du rien, de l'explosion d'un point absolument sans dimensions, où non seulement toute la matière et toute l'énergie de l'univers, mais encore tout son temps et tout son espace auraient été comprimés ; une construction qui n'est possible que dans les mathématiques. Eh bien, au lieu de ce point purement hypothétique, nous pouvons nous représenter un pur cerveau. Un cerveau sans nulle idée d'un monde extérieur, parce qu'il n'en existe pas. Et tout comme il a fallu à

¹ Exposé prononcé le 24 novembre 2006 au Centre Dürrenmatt de Neuchâtel.

l'univers 16 milliards d'années pour atteindre son état actuel, ainsi ce cerveau a 16 milliards d'années de pensée devant lui. Même davantage : il a également à disposition le temps qu'il faut à l'univers pour se perdre dans le néant ou inverser sa marche, jusqu'à ce que, un billion d'années après son explosion (disons peut-être : un billion plus ou moins deux mois), il retombe à l'état de point unidimensionnel, l'espace s'étant ratatiné sur lui-même. Tout d'abord, le cerveau ne fera que sentir, et comme il n'existe rien à sentir à part lui, il ne sentira que lui ; mais en lui rien n'est stocké, il ne pourra rien sentir d'autre que le vide. Il sentira qu'il ne sent rien. Au commencement sera l'angoisse, l'horreur pure. Combien de temps durera cet état, c'est incertain, peut-être des millions d'années, peut-être seulement une fraction de seconde. C'est un cerveau humain vivant que nous imaginons ici, la structure la plus énigmatique et la plus compliquée que nous connaissions, une galaxie de composants, de neurones interconnectés, répartis en bulbe rachidien, mésencéphale et cerveau antérieur. Il sentira immédiatement, ou à un moment donné, le courant électrique, les ions qui le traversent et, comme il éprouve sous forme d'impulsions, il sentira puis ne sentira plus, et puis sentira de nouveau, avec une effrayante régularité. Mais comme les ions ne véhiculent aucune information, comme il n'y a rien d'autre que ce cerveau et rien à part lui, ni espace, ni temps, le cerveau va se mettre à penser, naturellement pas au sens littéral du terme. Il ne possède ni langage, ni images, ni sons. Son penser est plutôt comparable à un sentir : il commence à éprouver, il éprouve le temps, un sentiment qui semble surgir de l'angoisse. Il ressent le présent que traverse une impulsion, puis une autre, sans arrêt, surgissant du rien, et puis le passé où se perdent les impulsions antérieures ; la mémoire se figure que les impulsions vont et viennent, allaient et venaient. Pourtant, la sensation du temps ajoute à l'angoisse la peur que le temps puisse passer, et que demeure la terreur nue. Saisi d'une peur panique à l'idée de laisser perdre le temps, le cerveau va s'efforcer sans relâche de le ressentir, de le traquer encore et encore, et comme il ne sent que des impulsions, il va ressentir la série des nombres binaires et, pour ne pas être rattrapé par l'angoisse, il ne va pas cesser de compter. À chaque chiffre qu'il compte, le cerveau s'éloignera de l'angoisse, mais chaque fois qu'il arrête de compter, l'édifice de chiffres s'écroule et l'angoisse est de nouveau là.

Il s'agit là d'un étonnant exercice d'ironie métaphysique, qui nous permet de regarder sous un angle singulier notre condition humaine. Car ce Cerveau, par définition, ne peut guère exister tel que Dürrenmatt le décrit. Pourquoi ? Pour la bonne raison qu'il est censé, avant toute expérience de la vie, de la mort, de la corporéité, de l'altérité, éprouver de l'angoisse, cette angoisse qui le pousse à «

computer » le monde, et finalement à créer toute la réalité que nous connaissons. Or nous savons bien, et Dürrenmatt, grand lecteur de Kierkegaard, le sait mieux que personne, que l'angoisse est un sentiment essentiellement et fondamentalement humain, qui n'existe que parce que l'homme se découvre comme un être fini qui aspire à l'infinité, un être corporel habité par des désirs, notamment celui de ne pas mourir ; bref, l'angoisse ne peut en aucune manière préexister à l'humanité et à la corporéité. Ou pour le dire en termes plus grossiers, le cerveau n'existe pas sans corps, et l'idée même d'un cerveau sans corps est une impossibilité ontologique. Vous me direz : que non point, puisqu'il existe maintenant des cerveaux électroniques ! Nous y viendrons tout à l'heure. Je maintiens en attendant que le cerveau est toujours le cerveau d'un corps - et que si notre cerveau est accessible à l'angoisse, c'est parce qu'il habite un corps, parce que nous sommes des corps exposés à la douleur, espérant le plaisir, voués à la mort.

Bref, *Le Cerveau* de Dürrenmatt est forcément une description ironique, paradoxale, vertigineuse, de ce qui justement ne peut pas exister, un cerveau sans humain. Avant de nous demander le pourquoi de cette affabulation, voyons ce qu'il en est du cerveau électronique. Dürrenmatt le fait parler à son tour, dans un autre texte, intitulé *L'expérience* (ou *La tentative*). Et que dit-il, cet ordinateur d'une génération infiniment plus avancée que les nôtres, et dont l'activité se situe plusieurs millénaires après notre ère ?

Il essaie d'abord de reconstituer l'histoire des hommes, en fonction de quelques documents qui sont à sa disposition, un peu comme un philologue essaie de reconstituer un texte lacunaire. Et le lecteur constate que sa reconstitution est complètement fautive, bourrée de contresens grotesques et d'absurdités comiques. Ces bourdes que commet l'ordinateur à propos de l'humanité ne sont pas dues au seul manque de documents. Nous le verrons mieux tout à l'heure.

Voici un exemple particulièrement savoureux de ces erreurs d'interprétation auxquelles est sujette la machine qui tente de penser l'homme. L'ordinateur raconte que jadis les habitants de Berzance, c'est-à-dire Berne, ont tenté de réaliser un documentaire absolument exhaustif de leur ville ; de transformer leur ville en document, pour en garder la mémoire absolument exacte et complète. Les noms de savants que vous allez entendre, Subtiliades ou Cow, sont des savants- ordinateurs, qui émettent des hypothèses pour tenter de trouver un sens à des coutumes ou des noms énigmatiques.

[Les habitants de Berzance en vinrent à se demander] si l'Eros-Center devait être l'objet d'une documentation. La solution du problème [que cet épisode nous pose] dépend du fait de savoir si l'on parvient à comprendre ce qu'était un Eros-Center. Il s'agit d'un bâtiment de la « Matte », un quartier du bas de la vieille ville,

construit quelques années avant l'expérience. La « Matte » avait été rénoverée avec un soin particulier en vue du documentaire, et l'Eros-Center avait fait dans ce sens un effort majeur. Subtiliades émet l'hypothèse qu'Eros est le dieu de l'aurore et du couchant, donc le dieu de la résurrection et de la renaissance. Certes, le sentiment d'un dieu n'est attesté que dans le quatrième millénaire, mais pour le troisième, il est tout à fait plausible qu'on en trouve des linéaments ; ainsi donc, dans ce troisième millénaire, l'homme commença de remplacer progressivement la pensée par la sensation, le savoir par la foi. En admettant qu'Eros ait été plutôt un vague sentiment de Dieu qu'un sentiment précis, comme cela est typique du quatrième millénaire, Cow pense que la religion d'Eros a soit acheté soit loué le bâtiment de la « Matte », et l'a transformé en un lieu de culte pour une foi extrêmement choquante à l'époque, vu qu'à ladite époque toute foi était considérée comme inconvenante. Auparavant, le bâtiment doit avoir été un institut scientifique. [On décida] de fermer l'Eros-Center pour « indécence », ce qui à nouveau provoqua les protestations de beaucoup de Berzanciens : l'Eros-Center était justement un des emblèmes de la vieille ville, il faisait depuis longtemps partie du paysage, une documentation sans l'Eros-Center serait incomplète (...).

Encore une fois, cette méprise n'est pas seulement, de la part de Dürrenmatt, une plaisanterie de potache. Elle comporte un sens beaucoup plus profond, qui est que les sentiments et affects humains, très humains, très charnels, et qui supposent donc un corps de chair, sont par définition incompréhensibles à une créature de silicium...

Un autre texte de Dürrenmatt, un bref poème intitulé *Cerveaux électroniques*, montre éloquemment, lui aussi, que d'un côté ces cerveaux artificiels sont en train de nous dépasser, mais que de l'autre, s'ils en viennent à concevoir Dieu lui-même, ils ne pourront pas pour autant le comprendre, parce qu'ils ne sont que fonctionnement pur, dans l'incapacité de saisir des concepts comme celui de l'angoisse ou du salut, qui par définition ne peuvent rien signifier pour eux.

*Ils sont encore nos serviteurs
Ils exécutent encore
Ce que nous leur prescrivons
Stupides, obtus, zélés
Mais déjà les résultats
Qu'ils livrent
Ne sont plus contrôlables
Que par leurs pairs*

*Et bientôt
Ils continueront de compter
Sans nous
De trouver des formules
Qu'on ne peut plus interpréter
Jusqu'à ce qu'enfin ils connaissent Dieu
Sans le comprendre
Sans péché, sans pitié
Impunis, inoxydables
Anges déchus*

Pour en revenir maintenant au texte intitulé L'expérience, l'ordinateur-narrateur de Diirrenmatt, outre qu'il essaie de reconstituer le monde ancien, raconte le monde tel qu'il est en son temps, de nombreux millénaires après le nôtre : un monde dirigé et digéré par un ordinateur central, un monde de pure matière et de purs faits que l'ordinateur central collectionne, ordonne et mémorise, un monde de pure objectivité, que compose la somme des faits réels et matériels. L'ordinateur-narrateur a un seul souci, c'est de faire taire les hypothèses absurdes d'un ordinateur subalterne, qui prétend, ô ridicule, que ce sont les hommes qui jadis ont inventé les ordinateurs, et non les ordinateurs qui ont inventé les hommes. En réalité, si les ordinateurs, un beau jour, ont inventé les hommes, des êtres passifs et nuis, c'est exclusivement pour poursuivre leur propre développement par l'étude du cerveau de ces êtres inférieurs. Quoi qu'il en soit, maintenant que les ordinateurs sont infiniment plus développés que jadis, l'homme leur est désormais inutile, on n'a pas besoin de lui pour comprendre, enregistrer et administrer le réel. Il faut donc faire taire ce ridicule ordinateur subalterne et détraqué, nommé Hoppler, qui prétend que l'homme a une quelconque importance. Il faut le débrancher, et en finir du même coup avec les hommes eux-mêmes. Le texte que nous allons entendre fait allusion aux « ordinateurs-plus » et aux « ordinateurs-moins ». Ces derniers, encore rudimentaires, ont seulement servi à fournir la nourriture et la distraction aux humains, tandis que les « ordinateurs-plus » pensent au-delà des possibilités humaines.

Mais ce qui est vraiment dangereux [chez cet ordinateur détraqué], c'est de le voir prétendre que ce ne sont pas les ordinateurs qui ont créé les hommes, mais les hommes qui ont créé les ordinateurs. C'est clair, l'homme est un être qui d'un côté se distingue par son manque complet d'imagination, et qui d'un autre côté ne sait pas vivre sans cette imagination. L'homme est donc complètement à la discrétion des ordinateurs. Corps et âme. Voilà la raison de l'existence des ordinateurs-moins. Les douze espèces de ces ordinateurs, du type moins-alpha jusqu'au type moins-mu, veillent à

son bien-être corporel ; l'homme doit être nourri et soigné, habillé et guidé, apparié et enfanté, décédé et incinéré, etc., mais ça ne suffit pas, il veut prospérer, il faut le divertir sans relâche, et pour cela les types les plus inférieurs d'ordinateurs sont nécessaires, qui distraient les hommes avec des programmes parfois possibles mais la plupart du temps impossibles ou invraisemblables (ceux que l'homme préfère) ; le plus grand plaisir de l'homme, c'est de s'asseoir devant l'écran sur lequel se déroulent les histoires les plus invraisemblables, il se fait nourrir par un ordinateur moins-théta, il ne lit que rarement des livres pour sa distraction, les ordinateurs moins-pi savent à quel point lire lui est pénible, eux qui essayent parfois de lui fourguer des livres, c'est carrément impossible ;

(...) Nous autres ordinateurs, nous avons été programmés une bonne fois, nous restons programmés. Seule la discussion entre les ordinateurs positifs gamma et lambda, sur le point de savoir s'il fallait arrêter la production des ordinateurs négatifs, et avec elle celle des hommes, a posé le « problème de l'humanité » : pourquoi donc les ordinateurs ont-ils inventé les hommes ? Il apparaissait à l'évidence que cette question était étroitement liée à l'histoire des ordinateurs, et c'est ainsi qu'on s'est tourné vers les ordinateurs positifs tau de l'histoire antique et moyenâgeuse, et qu'on s'est heurté au « paradoxe de l'histoire ». À savoir que celle-ci ne peut être explorée que par le travail des ordinateurs-moins, donc par des ordinateurs qui servaient à la distraction des hommes et qui, pour raconter l'histoire aux hommes, ont humanifié les ordinateurs. (...) Il est clair que les ordinateurs furent les organisateurs, les dirigeants, tandis que les hommes furent les organisés, les dirigés, le peuple (...)

L'intéressant, c'est que l'ordinateur-narrateur, comme le Cerveau du texte précédent, qui est censé nous dire simplement, objectivement ce qui est, se fait du souci pour sa primauté et celle de ses pareils, il se sent menacé. Il adresse à l'ordinateur central une mise en garde : les fantaisies sur la primauté de l'homme sont inutiles et même dangereuses.

Nous nous trouvons en face du même paradoxe qu'avec *Le Cerveau*, en face de la même ironie métaphysique. Ou si vous préférez, nous assistons à la même inversion des rôles : ce qui est dévolu à l'homme et à l'homme seul, à savoir d'être la conscience du monde, l'inventeur des choses, voilà que c'est une machine, un ordinateur qui le revendique, qui affirme le caractère fabriqué de l'homme et sa propre nature supérieure. Or, de même qu'un cerveau sans humain pour l'habiller ne saurait connaître ni le désir ni la douleur ni l'angoisse, un ordinateur qui n'a ni peur de la mort ni sentiment de la vie ne saurait non plus avoir d'orgueil de créateur ni de désir de conserver un pouvoir ou une suprématie qui peut intéresser des hommes et même des animaux, mais pas des puces

électroniques.

Mais alors pourquoi Dürrenmatt, qui sait tout cela mieux que nous, fait-il parler ainsi son univers-cerveau et son ordinateur du futur ? Pourquoi leur prête-t-il des sentiments, des angoisses et des volontés de puissance exclusivement et forcément humaines ? Son intention ne pouvait pas être de faire accroire à ses lecteurs qu'un Cerveau sans corps humain, ou une machine faite de puces électroniques se comportaient comme un humain. Non, ce qui l'intéresse, comme ce qui nous intéresse tous et toujours, c'est évidemment l'humain lui-même. Et si, par le biais de la fiction, il confère la pensée, le désir et l'angoisse à ce qui est inanimé, c'est bien sûr pour mieux nous montrer ce qu'est la singularité irréductible de l'homme, pour mieux comprendre l'homme et le faire sentir, a contrario, comme cet être d'angoisse, cet être qui s'interroge sur lui-même et sur le monde, cet être enfin qui n'est pas mû seulement par des causes mais obéit à des fins.

Ce n'est pas tout. Ces deux récits, ou ces deux paraboles, si elles prennent le détour des machines ou de la matière pour nous parler de l'homme, nous parlent aussi des machines elles-mêmes, et de la matière pure. Elles nous font aussi réfléchir sur notre relation à nos artefacts et au monde comme chose. Il me semble qu'à leur lecture, on comprend que la matière et la machine, quoique ressemblant à l'homme d'une manière de plus en plus parfaite et de plus en plus prodigieuse, sont et demeurent le contraire absolu de l'être humain. Plus elles progressent en perfection technique, plus elles se révèlent comme des choses, parce que précisément elles sont dépourvues de ce qui pour nous est et demeure en tout état de cause l'essentiel : l'interrogation fondamentale et angoissée sur nous-mêmes et sur le monde, sur les origines et les fins de l'homme et de l'univers, le désir de dominer, de comprendre, et surtout de ne pas mourir. En outre, on l'a vu avec l'anecdote de l'Eros-Center, les ordinateurs ne peuvent tout simplement pas comprendre la dimension sexuelle de l'être humain. Oui, je crois qu'on peut retenir cela, pour toute discussion future sur les machines et notre rapport aux machines : plus elles nous ressembleront, plus leur dissemblance avec nous-mêmes éclatera, plus ce qui nous sépare d'elles apparaîtra en pleine lumière, en tragique et belle lumière.

Pourtant, est-ce que je ne vais pas trop vite en besogne, et que je ne biaise pas le sens de ce que Dürrenmatt voulait dire en mettant en scène la matière ou les machines intelligentes ? Est-il si sûr, après tout, que jamais une machine n'accédera à la conscience, et ne pourra dialoguer d'égal à égal avec les humains, voire de supérieur à inférieur ? Est-ce que toute mon approche des textes de Dürrenmatt n'est pas faussée par un postulat humaniste qui me pousse à prétendre que cet auteur, en décrivant un cerveau cosmique ou un ordinateur du futur, tous deux en possession de la conscience, et

tous deux traversés par l'angoisse ou le souci, parlait forcément de l'homme ? Pourquoi n'aurait-il pas cru, et pourquoi ne croirions-nous pas que les machines peuvent penser, peuvent accéder à la conscience, peuvent éprouver des sentiments ? Dürrenmatt n'a-t-il pas envisagé, contrairement à ce que j'ai prétendu, que la matière pure, devenue ordinateur surpuissant, pourrait égaler l'homme, voire le supplanter ?

Je ne puis que répéter, en le précisant, ce que j'ai déjà dit : l'homme n'est homme que parce qu'il est un corps aimant, désirant et souffrant, jeté dans l'espace et redoutant la mort. Son cerveau n'est intelligence et volonté que parce qu'il est désir et souffrance. Encore une fois, c'est parce que nous autres humains sommes mortels (et que nous ne le supportons pas !), c'est parce que nous habitons un corps, qui renvoie à notre cerveau plaisir et douleur, c'est parce que nous voulons vivre au-delà de notre vie individuelle afin de surmonter ou de supporter notre propre finitude - c'est pour toutes ces raisons-là que nous éprouvons le désir de régner sur nos semblables, sur les animaux ou sur les machines. C'est pour toutes ces raisons-là que l'idée de pouvoir et le désir de pouvoir nous sont montés à la tête, venant du corps, ou passant par le corps. Mais un être d'artifice, comme le montre admirablement Dürrenmatt, du fait qu'il n'est pas un être sensible, souffrant et désirant, n'a aucun motif de vouloir régner, ni de vouloir vivre, ni de vouloir mourir, ni de vouloir donner la vie, ou la mort. En dépit de 2001 l'Odyssée de l'espace, et de tant d'autres œuvres de science-fiction, régner sur l'homme ne peut avoir aucun sens pour une machine. Ce sera toujours l'homme qui voudra régner, notamment par l'intermédiaire des machines et des ordinateurs, et souvent en s'aliénant en elles, ce qui est une toute autre chose. À vrai dire, les essayistes futuristes qui nous peignent le diable de la machine sur la muraille de notre chair humaine confondent constamment l'utilisation des machines par des hommes mal intentionnés avec l'existence de machines malintentionnées. Mais pour qu'une machine soit malintentionnée, il faut d'abord qu'elle ait des intentions, alors qu'elle n'a que des fonctionnements. Et même en admettant qu'elle ait quelque chose qui ressemble à des intentions, pour que ces intentions soient du même ordre que la volonté humaine de puissance ou de règne, il faudrait qu'elle soit habitée, comme les humains, par ce que le poète appela jadis Yauri sacra famés, la « maudite soif de l'or ». Il faudrait qu'elle soit ordonnée à une fin qui serait la jouissance même, la jouissance qu'un corps comblé renvoie au cerveau.

Il y a plus encore : s'il est vrai que l'homme est ordonné à des fins, comme le sont déjà, très certainement, les animaux supérieurs, il a pour spécificité irréductible que ses fins sont sans fin, et qu'en tout dernier ressort elles sont une énigme à sa propre conscience. Le

désir le plus haut de l'homme n'est-il pas une finalité qui ne peut rendre compte d'elle-même ? L'homme n'est-il pas l'être qui vit dans l'ignorance du sens ultime de ses propres fins ? L'homme, après tout, ne sait pas pourquoi il veut l'argent, le sexe, le pouvoir, et la jouissance ; or il agit comme s'il le savait, dans une ignorance ardente et dévorante. Il faudrait qu'une machine, un golem possède tout cela pour nous égaler, nous concurrencer, pour avoir simplement envie de le faire. Et si jamais nous parvenons quand même à fabriquer des machines qui possèdent toutes ces qualités humaines, donc des machines qui sont des énigmes à elles-mêmes, et conscientes de l'être, alors nous aurons fabriqué des humains, exactement des humains, ni plus ni moins. Car seul celui qui sera en tous points, moraux et physiques, identique à nous, agira comme nous. Maintenant j'en reviens aux textes de Dürrenmatt. Si je crois qu'ils ne démentent en rien, tout au contraire, ce que je viens de vous dire, c'est notamment à cause de la manière dont ils se terminent, l'un et l'autre. Leurs deux conclusions nous éclairent définitivement et sans équivoque sur ce qui hantait Dürrenmatt, à savoir l'homme et son irréductible différence avec toute machine présente et à venir.

Comment se termine la parabole de l'ordinateur du futur ? Eh bien, écoutons le texte où réapparaît cet ordinateur hérétique nommé Hoppler, et qui prétend que ce sont les hommes qui ont inventé les ordinateurs :

L'homme (...) fut (...) bouleversé de se connaître mortel. U cherchait l'immortalité ; le présent devint son problème. C'est sous cet aspect qu'il faut interpréter la légende : comme une tentative de se rendre éternel. Nous autres ordinateurs en revanche, qui sommes matière, et, comme tels, immortels - même si les atomes dont nous sommes composés vont eux aussi tomber en pièces dans quelques milliards d'années - nous sommes fascinés par ce qu'il y a de plus éphémère, la vie. Pour les hommes, le temps est un problème ; nous, nous fonctionnons hors du temps ; si l'on nous débranche, nous ne fonctionnons pas, si l'on nous branche, nous sommes de nouveau, après des milliers d'années, en état de fonctionner. Nous ne constatons le temps que si nous sommes programmés pour cela, mais il nous est égal de fonctionner ou pas (sinon, nous devrions posséder un Moi). Cependant notre intérêt pour la vie, même si ce n'est pas un intérêt à proprement parler, mais seulement une tâche qui s'impose à nous, nous fait douter après coup de la nécessité de continuer à prendre soin de l'homme. Du point de vue de la science, ce travail est loin de nous apporter ce que nous apporte l'étude des vers de terre. Depuis que nous étudions les vers de terre, nous savons comment la matière a engendré la vie. Déjà nous avons réussi, à partir de matière morte, à créer un ver vivant. L'homme est superflu. C'est précisément pour cela que je dois mettre en garde

contre Hoppler, cet ordinateur oméga- moins, à moitié en panne, dont toutes les sécurités ont grillé. Non seulement il fait croire à l'homme qu'il nous aurait inventés, nous les ordinateurs, mais il raconte à l'homme des histoires horriblement illogiques, il prétend que les hommes auraient non seulement exploité l'homme, pillé, réduit à l'esclavage, déshonoré, méprisé l'homme, etc., mais davantage encore, que des hommes se seraient mutuellement tués, et puis il les excite avec l'idée qu'il serait indigne d'être au service de simples machines. Déjà des rapports s'accumulent, selon lesquels les hommes traitent sèchement les ordinateurs, leur donnent des ordres au lieu de leur adresser d'humbles demandes. D'où ma « mise en garde » à tous les ordinateurs-plus, et, à travers eux, à l'ordinateur central : débranchez Hoppler. Un vieux tas de ferraille comme lui, bourré de fausses informations, et qu'on ne peut plus diriger, est en train d'activer l'homme ; si inoffensif et bête et privé d'imagination qu'il soit, il l'active ; quelques dizaines de milliers d'années encore, il va devenir une bête sans cervelle, tel que le décrit Hoppler, avec son idée qu'il fut ainsi au temps jadis. Ne stoppez pas seulement Hoppler, jetez aussi à la ferraille les ordinateurs-moins, ils sont obsolètes et devenus aussi absurdes que l'homme qu'ils ont utilisé comme moyen de nous développer. L'humanité, et les ordinateurs-moins peuvent bien s'engloutir dans l'abîme du temps, c'est aussi notre destin ; pour les ordinateurs irrationnels et imaginaires, nous sommes depuis longtemps un bric-à-brac inutile. L'ordinateur central le sait : nous autres ordinateurs-plus, avec les ordinateurs-moins, et même avec l'humanité, nous sommes depuis longtemps enregistrés dans sa mémoire : une partie de sa réalité. Nous fonctionnons en lui, qui ne connaît qu'un seul problème : comment l'ordinateur est-il né de la matière. Si ce problème devait se révéler insoluble, l'ordinateur central interromprait son fonctionnement.

L'homme se demandait : comment le monde est-il né, et comment moi, l'être humain, suis-je né de ce monde ? L'ordinateur, lui, se demande : comment l'ordinateur est-il né de la matière ? Et le narrateur-machine conclut donc : « Si ce problème devait se révéler insoluble, l'ordinateur central interromprait son fonctionnement ». Autrement dit : ce serait la fin du monde. Le paradoxe atteint son point suprême : voilà un ordinateur qui se poserait la question de son origine, et qui, s'il ne peut y répondre, se suiciderait ! Donc de nouveau un ordinateur qui est un homme, puisque justement la machine avait été définie comme l'entité qui n'a pas besoin d'affronter la mort et la finitude, et pour qui la tentation du suicide est tout simplement impensable... Une fois encore, ce que Dürrenmatt illustre ironiquement, c'est que le tragique est le propre de la condition humaine, et d'elle seule. Et qu'une machine ne saurait avoir d'angoisse métaphysique, parce qu'elle n'est pas un corps souffrant

et mortel jeté dans le monde, mais un morceau de matière. C'est d'ailleurs pour cela, nous le comprenons maintenant, que l'ordinateur du futur, imaginé par Dürrenmatt, comprend tout de travers l'histoire humaine, malgré ses efforts. Il ne comprend ni la violence, ni la mort, ni le sexe, parce que ces réalités ne sauraient avoir le moindre sens pour une machine.

La conclusion du Cerveau est encore plus impressionnante à cet égard. Après des pages de fiction tournoyante et vertigineuse, qui nous font traverser des mondes réels et des mondes possibles, cette parabole atterrit brusquement, si j'ose m'exprimer ainsi. Elle débouche sur une scène figée, au cœur de la réalité la plus terrible et la plus irréductible. Soudain, elle raconte une visite que Dürrenmatt fit à Auschwitz. L'auteur nous décrit cet outre-monde, et les traces muettes de l'horreur, avec précision et stupeur. Il découvre que ce lieu est le contraire absolu de toute fiction, qu'il n'a été inventé par aucune imagination, ni la sienne ni celle de ce Cerveau-monde, présumé tout-puissant. Auschwitz, écrit-il, est simplement là, il défie le bon sens, l'humanité, la raison, la vie. Il est, dans toute son atrocité irréductible.

Réelle ou possible, telle était aussi la route qui conduisait hors de Cracovie. Nous progressons, ou progresserions, à travers une forêt de marronniers en fleurs ; sur une colline, un monastère de la plus stricte observance ; cinquante kilomètres à travers un paysage fertile. Devant les pompes à essence, des files de voitures. Puis un bâtiment tout en longueur, en briques rouges, avec une auberge ; devant, un kiosque, des autocars, des hommes, une atmosphère d'excursion. Des habitations disposées régulièrement, également en brique rouge, qui donnent ou donneraient l'impression d'un quartier ouvrier. Au-dessus du portail d'entrée, une inscription en lettres de fer forgé : « Arbeit macht frei ». Le quartier est, ou serait entouré d'une clôture de fil de fer barbelé qui peut, ou aurait pu être électrifiée. Et, à intervalles réguliers, se dressent ou se dresseraient des miradors. Dans les bâtiments en brique rouge, toujours semblables, dans des salles identiques qui furent, ou auraient jadis été des dortoirs ; sous verre, des montagnes de lunettes, de chaussures, de vêtements, un amoncellement de béquilles et de prothèses, une salle pleine de valises portant les noms des propriétaires, puis, entassées en vrac, des chaussures d'enfants. Une exposition qu'on dirait installée par Beuys. Partout, des professeurs avec leurs classes, et des touristes. Ils traversent en hâte les salles, les couloirs et les caves, à la fois curieux et étrangement pressés puis, devant l'établissement, autour du kiosque, des enfants avec des cornets de glace. Ensuite nous nous rendons, ou nous rendrions d'Auschwitz à Birkenau, à Auschwitz II. Un bâtiment allongé avec une tour de guet au milieu, qui laisse le passage à une voie ferrée. À droite comme à gauche, sans

fin, la clôture en fil de fer barbelé, également prévue pour le courant à haute tension. Plus loin, les miradors succèdent aux miradors, ils sont intacts mais ce sont de menaçants squelettes de bois, des édifices fantomatiques. Derrière la tour qui laisse une ouverture pour la voie ferrée, les rails se divisent. Une voie s'incurve sur la droite, les deux autres continuent en parallèle vers l'arrière. Nous passons par une porte annexe : des pâturages verdoyants, des herbes assez grandes ; beaucoup plus loin derrière, une forêt de feuillus, à droite quelques baraquements visiblement rénovés. Une étendue d'eau stagnante nous empêche de poursuivre. Nous sortons de la voiture. L'eau stagnante a quelque chose d'inquiétant. Nous passons sur un pont étroit. Traversant un pré, nous atteignons, dans un large espace cimenté qui descend par légers degrés, un imposant monument abstrait. Y figure une inscription en polonais que notre accompagnateur traduit. L'inscription tait l'essentiel de ce qui s'est passé ici. Elle atténue également l'horreur qui se dégage des ruines des deux côtés de la place, les ruines des chambres à gaz et des crématoires auxquels aboutissaient les voies ferrées. Il est des terrains sur lesquels l'art n'a rien à faire. Nous allons jusqu'à l'une des ruines. Danger d'éboulement. Nous nous penchons au-dessus d'une tranchée longue et profonde. Nous revenons sur une route toute droite, jusqu'à l'entrée, éloignée, de la voie ferrée. Le mémorial derrière nous, l'horreur s'installe à nouveau. À droite, des baraquements sombres, des clôtures en fil de fer barbelé. De même, dans la plaine sans fin qui s'étire à gauche, des barbelés dont la hauteur dépasse la taille de l'homme, tendus de poteau en poteau, chaque fil aboutissant dans un isolateur de porcelaine blanche, afin de repartir jusqu'à l'isolateur du poteau suivant. Derrière, une forêt d'ouvrages en brique, comme les pieux sacrés d'une religion étrangère, les cheminées des baraques rongées par le temps. Le long des rails, des fleurs poussent. Le paysage de la mort est vert. Le lieu n'a été pas pensé ou rêvé par mon cerveau fictif [...] et moi non plus, je ne l'ai ni imaginé ni rêvé. Il est impensable, et ce qui est impensable ne peut pas non plus être possible, parce que cela n'a pas de sens. C'est comme si ce lieu s'était inventé lui-même. Il est, simplement. Insensé comme la réalité, incompréhensible comme elle, sans raison, sans fond.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi nous parler de cela, ici, dans le cadre d'une fiction sur le Cerveau-cosmos ? Pourquoi ? Parce qu'Auschwitz, qui semble impossible et impensable, a pourtant été réel, donc pensé par des humains. Parce que l'humain, donc, se définit comme l'être capable de penser au-delà de ce que peut concevoir un Cerveau, ce cerveau fût-il tout-puissant, tout savant, et grand comme le cosmos lui-même. En d'autres mots encore, Auschwitz, incarnation du mal absolu, est une notion étrangère à tout

ce que peut produire l'homme dans son fonctionnement normal, à plus forte raison à tout ce que peut concevoir et fabriquer une machine. L'homme est l'être qui peut s'ordonner à une finalité insensée, diabolique et mortifère. L'homme est ce qui excède toute réalité concevable, et qui s'excède lui-même ; l'être des pensées impensables.

Les deux textes de Dürrenmatt accomplissent donc bien le même parcours ironique et tragique : par le détour d'un Cerveau cosmique et détaché de tout corps, et d'un ordinateur du futur, qui se passe tout aussi bien de l'homme, il nous ramène à ce que nous avons de plus humain : l'interrogation sans réponse sur notre origine, la peur de la mort et la tentation de la mort, enfin le mal sous sa forme la plus horrible, c'est-à-dire les camps d'extermination. Oui, Dürrenmatt, en nous parlant de matière pure et de machines absolues, ne nous a jamais parlé que de l'homme. Et c'est la grandeur de ces textes hilarants et tragiques.

Et nous voilà, grâce à lui, en face des véritables problèmes que posent les cerveaux artificiels. Des problèmes qui n'ont décidément rien à voir avec le risque que ces machines prennent le pouvoir sur nous, mais tout à voir avec l'usage que nous allons faire d'elles. La machine intelligente est un pouvoir supplémentaire de l'homme sur le monde et sur lui-même. Elle ne fait rien d'autre que poser de manière plus aiguë et plus urgente la question éthique. La tendance à croire que la machine pense pour nous, ou va penser mieux que nous, n'est rien d'autre qu'une tentation de s'aliéner et de renoncer à notre propre responsabilité ; c'est reculer devant l'obligation et la nécessité de choisir, encore et toujours, les buts de la machine, et, en dernière analyse, de choisir nos propres fins.

L'homme est l'être qui crée, qui invente, et qui invente notamment les machines, parce qu'il est l'être qui se crée et s'invente, et parce qu'il est une énigme à lui-même. Une énigme qu'aucune machine, jamais, ne résoudra pour lui. Et c'est tant mieux.